

CINQUIÈME PARTIE.

PARTIE DOCTRINALE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les découvertes faites en Palestine, en Égypte et en Assyrie, — et nous pouvons ajouter ici, dans toute l'Asie antérieure, — ne nous ont pas révélé seulement des faits, elles nous ont appris en même temps quelles étaient les doctrines et les croyances religieuses de ces peuples, dont la théologie nous a été conservée par les monuments épigraphiques et par les monuments figurés. L'incrédulité, battue sur le terrain des faits, dans sa guerre contre la Bible, a espéré prendre sa revanche sur le terrain des doctrines ; elle a prétendu que les découvertes archéologiques modernes faisaient évanouir l'origine surnaturelle qu'on s'était plu à attribuer à la religion mosaïque et dissipaient le fantôme de la révélation, comme le soleil dissipe les brouillards du matin. C'est ainsi qu'on a soutenu que la théologie de la Bible n'avait pas d'autre source que la raison naturelle, pas d'autre facteur que le progrès inhérent à l'esprit humain : les Hébreux, ne craint-on pas d'assurer, avaient été polythéistes avant d'être monothéistes. On est allé plus loin :

on a soutenu que si le peuple d'Israël a été supérieur a ses voisins par sa foi monothéiste, il lui avait été inférieur par un autre côté : il a ignoré le dogme de l'immortalité de l'âme et la croyance à une autre vie. M. Jules Soury s'est fait parmi nous l'adversaire du monothéisme mosaïque ; M. Derenbourg a nié la foi de ses ancêtres à une autre vie.

Nous allons étudier dans le premier livre de cette partie doctrinale ce qui concerne la religion primitive d'Israël, et dans le second les questions qui ont rapport à la croyance des Hébreux touchant l'immortalité de l'âme.

LIVRE PREMIER.

LA RELIGION PRIMITIVE D'ISRAËL.

CHAPITRE PREMIER.

LES ATTAQUES ACTUELLES CONTRE LA RELIGION D'ISRAËL.

Parmi les peuples de l'antiquité, le peuple hébreu a une physionomie particulière; il ne ressemble à aucun autre, il se distingue de tous par l'originalité de ses institutions, de sa vie nationale et surtout de sa religion. Au moment où il apparaît dans l'histoire et, pour ainsi dire, à son berceau, seul il conserve allumé le flambeau du monothéisme, au milieu de la nuit universelle qui a envahi le monde. D'abord petit en nombre et comme perdu dans le pays de Chanaan, qui n'est pas celui de son origine, puis emprisonné en quelque sorte dans le nord-est de l'Égypte et opprimé, comme nous l'avons vu, par les pharaons qui tout à la fois le redoutent et refusent de lui rendre sa liberté, il demeure, malgré des écarts passagers, dans ces situations diverses, fidèle au Dieu vivant et unique, sans avoir de temple ni de culte régulier, mais conservant seulement çà et là un autel et quelques sacrifices.

Lorsqu'il est sur le point de faire la conquête du pays qui est pour lui la Terre Promise, il s'organise en corps de

nation. Le Seigneur se révèle à lui, non plus seulement comme Élohim, mais comme Jéhovah. Dieu veut avoir dans la langue de son peuple élu un nom propre, sous lequel il était connu auparavant sans doute, mais qui sera désormais, si l'on peut ainsi dire, son nom officiel, celui qu'il prend au moment où il contracte avec les enfants des patriarches une alliance solennelle, celui par lequel il signera ses lois dans la Thorah : « Moi, Jéhovah¹, » et qu'il ne partagera pas, comme celui d'Élohim, avec les fausses divinités des Gentils.

Dans le désert, Israël reçoit une législation complète, caractérisée par une multitude d'usages, de coutumes, de prescriptions, dont plusieurs n'ont point d'analogues connus et qui tous ont pour but de le mettre en état de remplir la mission à laquelle l'a appelé la Providence. Sa constitution est théocratique. La sanction de ses lois est une récompense ou une punition surnaturelle, accordée à la fidélité ou infligée à l'infidélité. La propriété est inaliénable : l'esclavage, cette plaie du monde antique, n'atteindra jamais, s'il le veut, d'une manière permanente, l'enfant de Jacob; l'usure est prosaite; les bons traitements pour l'étranger sont un devoir sacré pour le peuple qui a été étranger lui-même dans la vallée du Nil; il y a pour la terre une année sabbatique, comme il y a pour l'homme un sabbat. La morale est d'une

¹ Beaucoup de lois et de prescriptions mosaïques sont comme signées par ces mots : « Moi, Jéhovah, » par lesquels elles se terminent, voir Lev., xix, 2, 3, 4, 10, 12, 14, 16, 18, 25, 28, 30, 31, 32, 34, 36, 37, et dans beaucoup d'autres endroits. — La prononciation *Jéhovah* n'est certainement pas la véritable prononciation du tétragramme divin; les voyelles de ce nom sont, comme on le sait, celles du mot *Adonai* que les Hébreux lisaient à la place du nom incommunicable. La plupart des orientalistes croient aujourd'hui que la vraie prononciation est *Jahvéh* ou *Yahvéh*. Nous avons conservé néanmoins partout la transcription ordinaire, pour le nom de Jéhovah de même que pour les autres noms bibliques, afin de ne point dérouter le lecteur.

pureté et d'une élévation alors incomparables : le christianisme n'eut guère qu'à y mettre la dernière main pour lui donner la perfection. L'empreinte du monothéisme apparaît partout, visible et profonde : un seul tabernacle, un seul sanctuaire, un seul autel, plus tard, un seul temple pour le Dieu unique; une seule tribu vouée à son culte, et cette tribu exclue du partage des terres conquises. Des fêtes fondées sur son histoire, qui rappellent à Israël les merveilles qu'a opérées en sa faveur le bras tout-puissant de Jéhovah. Un Dieu spirituel, invisible, en tous points différent de l'homme et distinct de toute créature. Point d'idoles, point d'images ni de représentations de la divinité. Tandis que l'Égypte, la Phénicie, l'Assyrie, la Babylonie, nous offrent partout dans leurs monuments des peintures ou des statues, de toutes sortes, de leurs nombreuses divinités, nous ne découvrons rien de semblable dans la Palestine. A peine peut-on signaler sur ce point, en dehors des cultes idolâtriques, quelques infractions aux lois de Moïse. Le culte, réglé par le législateur jusque dans les moindres détails, est digne du Dieu auquel il s'adresse. Israël sacrifie sans doute des animaux à Jéhovah, comme les autres peuples à leurs faux dieux, afin de reconnaître par cette immolation sanglante, dont l'origine est aussi ancienne que le monde, le souverain domaine du Créateur sur la vie et sur la mort, mais il lui offre de plus l'hommage d'un cœur pur et d'une vie qui s'efforce d'être sainte et sans reproche; et ses victimes sont supérieures à celles des païens, sinon par leur nature, au moins par leur signification symbolique et par leur valeur typique, puisqu'elles tirent leur vertu et leur efficacité, non d'elles-mêmes, mais d'une autre victime dont elles ne sont que la représentation grossière, de cet auguste Agneau de Dieu, qui, un jour, s'immolera volontairement sur le Calvaire et sera seul digne de celui à qui il est offert. Voilà l'œuvre de Moïse.

Sous les Juges, pendant cette nouvelle période de croissance, troublée souvent par des désordres, d'épaisses ténèbres nous empêchent de saisir dans ses détails le développement de la vie d'Israël ; cependant, lorsque le ciel s'éclaircit un instant, nous apercevons le monothéisme toujours rayonnant malgré des orages passagers, parce que Dieu ramène à lui son peuple égaré en l'asservissant à l'étranger et en ne brisant son joug qu'en récompense de sa conversion.

La théocratie semble subir un échec à la fin de la judicature de Samuel et l'avenir de la vraie religion peut paraître compromis. Le peuple élu veut un roi, comme les nations qui l'entourent. Un antagonisme fatal ne tardera pas à diviser le sacerdoce et l'empire. Sous les premiers rois, pendant le règne de David, dans les premières années du règne de Salomon, l'épanouissement de la religion de Jéhovah est incomparable : l'unité de Dieu et sa majesté brillent aux yeux de tous d'une manière sensible, dans ce Temple unique, d'une magnificence sans égale, qui est élevé à sa gloire dans Jérusalem, la ville sainte. Du ruisseau d'Égypte jusqu'au Liban, des bords du Jourdain jusqu'aux côtes de la Méditerranée, toutes les bouches proclament avec enthousiasme les louanges du Dieu de Jacob, en chantant les Psaumes du roi-poète.

Cependant bientôt de sombres nuages obscurcissent l'éclat de ces beaux jours : l'idolâtrie, autrefois isolée, lève maintenant une tête menaçante et s'avance soutenue de tout le poids du pouvoir royal. Les enfants de Lévi eux-mêmes, malgré de glorieuses exceptions, ne sauront pas toujours faire respecter par l'État les droits de l'Église, et se laisseront quelquefois emporter par le courant irrésistible qui entraîne et le peuple et ses rois ; mais la Providence qui veille sur la race choisie, a placé le remède à côté du mal. Le prophète Samuel, celui-là même qui a donné aux Hébreux leur premier monarque, a institué les écoles des prophètes, et fondé ces

pépinières de vaillants champions qui, comme les ordres mendiants au moyen âge, quand les princes, les prêtres mêmes, abandonneront leur Dieu, resteront inébranlablement fidèles.

Ce sont eux qui tiennent haut et ferme le drapeau du monothéisme et ne le laissent jamais tomber de leurs mains. Debout en face du pouvoir souverain presque toujours hostile, d'une puissante tribu sacerdotale, ordinairement favorable, parfois contraire, luttant lorsqu'il le faut contre l'un et contre l'autre, tenant tête à tous les ennemis de Jéhovah, les accablant de ses sarcasmes, de ses menaces, de sa popularité, cette classe d'hommes indépendants, sans titre légal, — se donnant leur mission à eux-mêmes, si l'on ne veut pas admettre qu'ils la reçoivent de Dieu, — se font toujours écouter, souvent obéir ; conservent la religion intacte, épurent les mœurs, pénètrent de plus en plus le peuple de Dieu de sa haute mission et préparent l'avènement du Messie : pouvoir extraordinaire, sans modèle dans le passé comme aussi sans héritier sous la loi évangélique, pouvoir qui n'aurait pu subsister un seul instant, s'il n'avait trouvé, au sein même de la nation, un point d'appui solide, et si Dieu, qui l'avait suscité, ne l'avait soutenu de sa propre force.

Le zèle des prophètes ne put sauver Israël indocile de la captivité de Babylone, mais ce dur châtiment le corrigea à jamais du malheureux penchant qui l'avait tant de fois entraîné à l'idolâtrie. Le monothéisme est définitivement triomphant de tous les ennemis du dedans et du dehors. Il a eu ses héros et ses martyrs : des enfants et des vieillards, Éléazar et les sept frères Machabées ont versé leur sang pour le défendre. Maintenant le Christ peut venir. La bonne nouvelle va retentir dans tout l'univers. Le salut nous vient des Juifs, les idoles tombent, l'empire des Césars adore le vrai Dieu, tout entier le monde alors connu se prosterne

aux pieds du Verbe fait chair pour l'amour de nous. Que Rome préparé ses colonnes et ses arcs-de-triomphe et qu'elle inscrive au sommet : *Christus vincit, regnat, imperat*.

Telle est, à grands traits, l'histoire de la religion propre d'Israël : monothéiste et pure dès l'époque des patriarches, elle reçoit des mains de Moïse un rituel et un cérémonial complets ; la notion de Dieu, en particulier sa spiritualité, qui empêche de le figurer par des images, devient encore plus distincte et plus claire. Sous les Juges et sous les Rois, cette religion déjà si ancienne soutient de violents combats contre l'idolâtrie, mais elle est enfin complètement victorieuse après la captivité de Babylone.

Ces données de l'histoire ont été contredites parmi nous, à la suite de quelques rationalistes allemands¹, par un certain nombre d'auteurs, entre lesquels on doit signaler M. Soury², parce qu'il a réuni ce qu'on trouve disséminé et

¹ Le premier des rationalistes qui ait attaqué la religion d'Israël est le Juif Spinoza. Voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. 1, p. 521.

² J. Soury, *La Bible d'après les nouvelles découvertes archéologiques*, dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} février 1872, article reproduit sous le titre de *La religion d'Israël; études de mythologie comparée*, dans ses *Études historiques sur la religion, les arts, la civilisation, de l'Asie antérieure et de la Grèce*, in-8^o, Paris, 1877. — Depuis la publication de M. Soury, on a nié, parmi nous, dans des travaux divers, que les Hébreux aient toujours été monothéistes. C'est ce qu'a fait M. Réville dans son cours de l'histoire comparée des religions, au Collège de France : « Chez le peuple.., qui passe pour le représentant historique du monothéisme, on discerne clairement, dit-il, qu'une longue période polythéiste a précédé le triomphe de la croyance à l'unité rigoureuse de la divinité. » Et plus loin : « En occident (dans l'Asie occidentale), un germe de vie nouvelle s'est formé au sein d'un petit peuple profondément original, qui a commencé par ne vouloir adorer qu'un dieu national dont on pourra peut-être déterminer un jour la nature physique

épars ailleurs¹. Selon lui, les Israélites ont été polythéistes jusque vers le VIII^e siècle avant l'ère chrétienne²; ils ont honoré Jéhovah par des sacrifices humains; ils l'ont également honoré par la prostitution : trois erreurs qu'il nous est impossible de qualifier autrement que de monstrueuses.

originelle, qui ensuite a voulu qu'il fût absolument invisible à tout œil vivant, et qui, à force de n'adorer que lui, a été plus promptement ouvert que tous les autres peuples à l'idée que seul son dieu était Dieu. » *Prolegomènes de l'histoire des religions*, in-8^o, Paris, 1881, p. 85 et p. 116-117.

¹ Parmi les principaux représentants des idées rationalistes sur les origines de la religion d'Israël, mentionnons M. Kuenen : *De Godsdienst van Israel*, 2 in-8^o, Haarlem, 1869-1870; *De Profeten en de Profetie onder Israel*, 2 in-8^o, 1875; *Religion nationale et religion universelle*, traduit du hollandais, par M. Vernes, in-8^o, Paris, 1883. On retrouve ses opinions dans C. P. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis van de Egyptische en Mesopotamische Godsdiensten*, 2 in-8^o, Amsterdam, 1869-1872; B. Duhm, *Die Theologie der Propheten als Grundlage für die innere Entwicklungsgeschichte der israelitischen Religion*, in-8^o, Bonn, 1875; J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, in-8^o, Berlin, 1883; B. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, 2 in-8^o, Berlin, 1881-1888; R. Smend, *Die Genesis der Judenthums*, dans la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, t. 11, 1882, p. 94-151; S. Maybaum, *Die Entwicklung der altisraelitischen Priestertums*, in-8^o, Breslau, 1880; *Die Entwicklung des israelitischen Prophetenthums*, in-8^o, Berlin, 1883; I. Goldziher, *Der Mythos bei der Hebräern*, in-8^o, Leipzig, 1876; J. Popper, *Der Ursprung des Monotheismus*, in-8^o, Berlin, 1879; J.-G. Pfeiderer, *Religionsphilosophie auf geschichtliche Grundlage*, 2^e édit., in-8^o, Berlin, 1878; Ed. von Hartmann, *Das religiöse Bewusstsein der Menschheit*, in-8^o, Berlin, 1882. Cf. Frd. Ed. König, *Die Hauptprobleme der altisraelitischen Religionsgeschichte*, in-8^o, Leipzig, 1884, p. 1-3; Goblet d'Alviella, *Introduction à l'histoire générale des religions*, in-8^o, Bruxelles, 1887. Pour une réfutation spéciale des opinions de M. Kuenen, voir M. l'abbé de Broglie, *L'origine du monothéisme des Hébreux*, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, octobre, novembre et décembre 1887, et janvier 1888, p. 335-347.

² M. Renan disait autrefois : « Il y a des races monothéistes comme des races polythéistes, cette différence tient à une diversité originelle dans la

Afin de donner à ces erreurs une ombre de vraisemblance, l'auteur de *l'Étude de mythologie comparée* commence par peindre sous les couleurs les plus sombres l'enfant de Jacob qu'il a l'intention de dégrader. C'est un « être humain petit, maigre, sec, tellement sobre que sa tête est aussi vide que son estomac. Le type de cette race, le Bédouin, ne pense guère et ne sait rien ; son imagination est aussi vide que le désert... Toute la science grecque devait passer sur ces cerveaux racornis sans y laisser plus de traces que les pluies de l'hiver dans le lit de leurs torrents. » Le séjour des Hébreux en Égypte fut pour eux tout à fait stérile. « Le moyen d'imaginer que des hordes comme celle des Beni-Israël aient compris quelque chose à la civilisation des Égyptiens!... Ces pasteurs, campés sur la vieille terre des pharaons, auraient pu y rester mille ans sans y faire un seul progrès¹. » Nous lisons dans *Le Temps* un jugement semblable du même auteur : « L'idée métaphysique de création, au sens de produire de rien, de tirer du néant des substances solides, est tellement abstraite que « les cerveaux jeûneurs des pays chauds » ont dû eux-mêmes se

manière d'envisager la nature. Dans la conception arabe ou sémitique, la nature ne vit pas. *Le désert est monothéiste.* » (*Études d'histoire religieuse. Les religions de l'antiquité*, 3^e édit., in-8°, Paris, 1859, p. 66.) M. Soury soutient donc le contraire de son maître. Cependant la contradiction est plus apparente que réelle, car, partis de points opposés, l'un et l'autre comptent bien se rejoindre et atteindre le même but : la ruine de l'autorité historique de la Bible. La thèse de l'historien des langues sémitiques a fait son temps, il faut bien l'abandonner : mais on arrivera par le polythéisme des Hébreux, comme par leur monothéisme, à la négation du surnaturel, ce qui pour les rationalistes est l'important. M. Renan a dit depuis : « La religion d'Israël... à l'origine n'avait peut-être aucune supériorité sur les cultes d'Ammon ou de Moab. » *Marc-Aurèle*, in-8°, Paris, 1882, préface, p. vi.

¹ *Revue des deux mondes*, 1^{er} février 1872, p. 574, 581 ; *Études historiques*, p. 3, 26, 27.

mettre longtemps à la torture avant de la concevoir, un peu, il est vrai, parce qu'elle est inconcevable, mais surtout parce qu'ils n'ont jamais été bien doués pour la philosophie¹. »

Langage, non d'un historien impartial, mais d'un avocat sans scrupule qui a besoin de discréditer, bon gré mal gré, la partie adverse ; langage empreint tout à la fois de passion, d'exagération et d'injustice. Sans doute les fils d'Abraham n'ont pas eu l'imagination brillante et facile qui distingue les Grecs, ni cet heureux équilibre de toutes les facultés qui a fait des chefs-d'œuvre helléniques, dans toutes les branches de l'art, des modèles à jamais admirables. Mais admirons les Grecs sans être injustes envers les autres peuples. Les Hébreux ne sont point cette horde barbare, sanguinaire, voluptueuse, frappée d'une sorte de stérilité ou plutôt de stupidité intellectuelle, qu'on nous dépeint dans les pages qui nous occupent. On ne peut plus nier aujourd'hui que c'est à des Sémites qu'est due en partie la civilisation grecque, et, qui plus est, la civilisation chrétienne. Comment ose-t-on décrier ainsi ce petit peuple, qui nous a laissé une législation telle que la législation mosaïque, une morale plus pure, des idées plus grandes que n'en eurent jamais Platon ni Aristote ; un peuple à qui nous devons des œuvres comme le Pentateuque, les livres de Samuel, les poèmes de David, les discours de Job, les prophéties d'Isaïe ? Non, « les cerveaux jeûneurs des pays chauds » ne sont point aussi racornis et aussi vides qu'on voudrait bien nous le faire croire.

Et puis, après tout, qu'importe ? Juifs et chrétiens ne prétendent pas que ces grandes vérités de l'unité de Dieu, de la création, de la Providence, soient d'invention humaine ; au contraire, ils affirment unanimement qu'elles nous sont connues par une révélation divine. Les Hébreux

¹ *La Chaldée et Babylone*, 2^e art., dans *Le Temps*, 13 mars 1872, p. 4, col. 1 et 2.

ne sont point des novateurs, ce sont des conservateurs. Lorsque le chef de leur race alla prendre possession de ce pays de Chanaan que le ciel lui promettait comme héritage, en fixant sa tente dans la riche plaine de Moré¹, il n'y apportait pas une religion nouvelle, mais il allait, au contraire, y mettre le flambeau de la religion ancienne à l'abri du souffle qui était sur le point de l'éteindre complètement dans la Mésopotamie. Le monothéisme est la religion primitive, l'idolâtrie est la religion altérée et corrompue. Les Abrahamides ne s'élèvent pas à des conceptions religieuses d'ordre supérieur, mais leurs frères oublient les vérités qui leur avaient été transmises par Sem, leur père commun. Leurs ancêtres immédiats, Tharé, par exemple, avaient adoré les faux dieux, mais les premiers fils de Sem ne l'avaient point fait. Ainsi, la croyance à l'unité de Dieu n'est pas un progrès, mais le polythéisme est une dépravation, un pas en arrière, la disparition du soleil qui d'abord avait brillé radieux.

Tel est incontestablement le jour sous lequel la Bible nous présente la religion primitive de l'humanité en général et d'Israël en particulier. Les Hébreux, si jaloux de leur supériorité religieuse, pénétrés d'un si profond mépris pour les peuples étrangers, n'auraient assurément pas imaginé par eux-mêmes que ceux qu'ils estimaient si au-dessous d'eux avaient autrefois connu le Dieu vivant, si la vérité n'avait été plus forte que leurs préjugés nationaux. Cependant leurs livres sacrés nous attestent l'unité de la croyance en un seul Dieu, et lorsque leurs prophètes annoncent la conversion des Gentils, ils ne disent point que les païens apprendront à connaître Dieu pour la première fois, mais qu'ils « se souviendront » de celui qu'ils « avaient oublié, » *izkerou, 'sekehé 'Elohim*². Les passions humaines, tantôt par

¹ Gen., xii, 6.

² Ps. xxii, 28; ix, 18.

peur, tantôt pour secouer tout frein, ont altéré les pures notions religieuses; mais l'homme, rappelé à de meilleurs sentiments, retrouvera dans les profondeurs de sa mémoire les lointains souvenirs de la vérité. Des contemporains d'Abraham connaissaient encore le vrai Dieu : Melchisédech, roi de Salem; Abimélech, roi de Gérare¹. Plus tard, pendant le séjour des Israélites dans le désert, Balaam connaît Jéhovah. Il est donc constant que les fondateurs de la race israélite n'avaient pas à inventer, mais seulement à conserver, en sorte que le défaut d'invention qu'on reproche au Sémite devient en lui une qualité et une garantie, puisque son unique mission est de garder intact et sans altération le dépôt des grandes traditions primitives, que l'imagination des enfants de Japhet devait promptement noyer dans l'océan de ses rêves mythologiques.

Il est vrai que ces faits si concluants n'existent point pour M. Soury. En s'appuyant sans doute sur le système du progrès indéfini et sur le darwinisme, il affirme, comme un axiome, le polythéisme de tous les peuples primitifs, dont il nie incidemment l'unité d'origine, et il passe. « La religion primitive des peuples de races sémitiques fut, dit-il, le polythéisme... Comme les antiques habitants de la vallée du Nil... comme toutes les espèces humaines de l'ancien et du nouveau monde,... les Assyriens, les Arabes, les Chananéens, les Phéniciens, les Hébreux, ont d'abord adoré le soleil, la lune et les planètes, la lumière et le feu, la voûte

¹ Gen., xiv, 18; xx, 3. Voici, à propos de Melchisédech, un exemple des licences que se permet M. Soury dans la traduction des textes bibliques. Il dit de ce roi qu'il « était prêtre ou cohen d'El-Élion, père du ciel et de la terre » (p. 577). Le texte a ainsi l'air de nous dire qu'El-Élion ou le Très-Haut est un Dieu qui engendre le ciel et la terre à la façon des dieux païens. La Genèse parle tout autrement : « Il était prêtre du Dieu Très-Haut, et il bénit en disant : Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut, qui possède (קנה, *qôneh*, possédant, et non pas père) le ciel et la terre. » *Qôneh* n'a jamais voulu dire père.

immense des cieux étoilés, les montagnes, ces géants nés de la terre, les fleuves, les forêts et les animaux¹. »

Il est faux, nous le verrons tout à l'heure, que le genre humain ait été primitivement polythéiste. M. Soury croit pouvoir cependant se dispenser de prouver cette assertion, grosse de conséquences ; mais il sent qu'il ne peut procéder avec le même sans-gêne à l'égard des Hébreux et qu'il lui faut des arguments. Son argument principal, c'est précisément cette assertion sans preuve qu'il vient d'énoncer. Tous les Sémites ont été polythéistes ; les Hébreux sont des Sémites, ils ont donc été polythéistes. « On peut énoncer, dit-il, comme une vérité évidente par elle-même, qu'il ne saurait exister de différence fondamentale dans les conceptions religieuses de familles de peuples qui habitent les mêmes contrées, parlent la même langue, et, de leur propre aveu, descendent généalogiquement les uns des autres². »

Si ce principe était rigoureusement vrai, il faudrait en conclure que les Hébreux n'ont jamais pu devenir monothéistes, puisque tous les autres Sémites sont demeurés polythéistes jusqu'à leur conversion au christianisme ou à l'islamisme ; il s'ensuivrait qu'un Zoroastre n'a jamais pu fleurir chez les Bactriens, un Çakya-Mouni chez les Hindous, un Lao-Tseu chez les Chinois ; toutes les grandes révolutions religieuses seraient inexplicables et impossibles.

Est-ce pour ce motif que M. Soury a oublié de nous expliquer l'origine du monothéisme chez les Juifs et s'est contenté de faire de la critique négative ?

Quant à nous, faisons de la critique positive : établissons qu'il est historiquement faux que toutes les espèces humaines aient commencé par l'adoration des astres, et montrons qu'elles ont commencé par le monothéisme.

¹ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 573 ; *Études historiques*, p. 2.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 576 ; *Études historiques*, p. 15.

CHAPITRE II.

DU MONOTHÉISME PRIMITIF DES ÉGYPTIENS, DES CHALDÉENS ET DES CHANANÉENS.

En dehors du témoignage de la Bible, l'étude des traditions de l'humanité nous révèle la croyance universelle à un seul Dieu, précédant partout l'idolâtrie. Nous trouvons cette croyance chez les Aryas de l'Inde. « Une inspiration monothéiste, remarquablement pure et élevée, circule à travers les Védas ; Sôma, Agni, Indra, Varouna, ne sont, pour les vieux chantres aryas, que les manifestations diverses d'un principe unique, etc.¹. » « Il n'y a qu'une seule » divinité, dit un commentaire du Rig-Véda, c'est la grande » âme, *Mahan Atma*, c'est le soleil, ainsi qu'on nous l'a » pris, parce qu'il est l'âme de tous les êtres. » Le Rischi a » dit ceci : « Il est l'âme de ce qui se meut et de ce qui ne » se meut pas. Les autres dieux sont les manifestations de » sa puissance². »

Le polythéisme tira son origine des fausses réponses à la question qui se posa naturellement à l'esprit : Quel est Dieu ? — « Dans sa *Philosophie de la Mythologie*³, Schelling définit le polythéisme un monothéisme brisé ou en dissolution... Il est un fait constant, général, dont Creuzer a tiré un excel-

¹ L. Carrau, *Origine des cultes primitifs*, dans la *Revue des deux mondes*, avril 1876, p. 672-673. Voir l'hymne védique qu'il cite, p. 673. — Ζεύς ἀρχή, Ζεύς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα πέλονται, disent les mystères orphiques.

² Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, 2^e édit., 2 in-8^o, Leipzig, 1866-1874, t. 1, p. 909. Cf. J. Darmesteter, *Le Dieu suprême des Aryens*, dans ses *Essais orientaux*, in-8^o, Paris, 1883, p. 105-133.

³ « *Philosophie der Mythologie*, p. 91. »